

# **Richard Wolff : l'empire américain S'EFFONDRE, le « D-Day » de Trump se RETOURNE CONTRE LUI**

L'économiste Richard Wolff explique pourquoi le « D-Day économique » de Trump contre l'Iran se retourne déjà contre lui, alors que les alliés abandonnent le dollar et que l'effondrement de l'empire américain s'accélère tandis que Trump reste dans le déni. Le professeur Wolff explique ce que la Maison-Blanche ne dira pas : l'opération Economic Outcast et la guerre économique contre l'Iran n'isolent pas Téhéran. Elles accélèrent la dédollarisation, pénalisent les partenaires des États-Unis et mettent en lumière un empire en déclin qui ne peut plus imposer l'ancien ordre fondé sur la monnaie de réserve. Les travaux du professeur Wolff : <https://www.democracyatwork.info/> <https://www.youtube.com/@UCK-6FjMu9OI8i0Fo6bkW0VA> AIMEZ la vidéo et abonnez-vous pour davantage d'analyses géopolitiques approfondies Laissez vos réflexions dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne par d'autres moyens : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : [chroniclesofhaiphong.substack.com](https://chroniclesofhaiphong.substack.com) Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritho> #iranwar #useconomy #usempire

## **#Danny**

Bienvenue à tous dans l'émission. Comme vous le voyez, je retrouve le professeur et économiste Richard Wolff pour une nouvelle émission consacrée aux derniers développements. Aujourd'hui, nous allons parler de l'effondrement rapide de l'empire américain. Plusieurs rapports, professeur Wolff, devraient, je pense, alarmer beaucoup de gens quant à l'état de l'empire américain. En voici un qui, je le sais, vous intéressera. Vous le connaissez probablement déjà. Voici les chiffres de la croissance du PIB aux États-Unis et de la croissance de la dette. À l'heure actuelle, la croissance annualisée d'un trimestre à l'autre est de 1,5 % en 2026. À comparer à une hausse de 7,5 % de la dette totale.

La dette nationale atteint désormais, je crois, quarante mille milliards de dollars. J. P. Morgan aux États-Unis tire également la sonnette d'alarme sur une crise alimentaire mondiale, largement provoquée par la fermeture du détroit d'Ormuz et par la façon dont cela a secoué les marchés de l'énergie, ainsi que tous les marchés liés au commerce du pétrole. À présent, le jour J a été annoncé par Scott Bessent, professeur Wolff, comme vous le savez. Et Scott Bessent a fait une remarque curieuse : il a dit qu'il ne voulait plus faire exploser le système mondial, et que des pays seraient exclus du système du dollar s'ils ne respectaient pas les sanctions contre l'Iran. Ils commencent

maintenant à prendre certaines mesures. Par exemple, ils sanctionnent les succursales aux Émirats arabes unis de la Banque Misr, une banque égyptienne, pour avoir fait des affaires avec l'Iran. Cela intervient alors que des journalistes demandent, professeur Wolff, pourquoi Trump n'a pas sanctionné la Russie et la Chine. Voici ce qu'il a répondu.

## **#Donald Trump**

Il faut comprendre que tout ce qu'ils font, nous le faisons aussi. Vous savez, quelqu'un parlait de la Chine : « Et la Chine ? On entend dire qu'ils espionnent. » Nous les espionnons aussi. C'est comme ça que ça marche.

## **#Speaker 1**

Mais pourquoi ne pas sanctionner les banques chinoises qui font des affaires ?

## **#Donald Trump**

Eh bien, qui a dit que je ne le faisais pas ? Vous avez dit : « Pourquoi pas ? » Je veux dire, vous ne savez pas ce que je fais. Eh bien, je ne suis pas obligé d'annoncer tout ce que je fais.

## **#Danny**

Il n'a donc pas besoin de tout annoncer, professeur Wolff. Mais ce qui a été annoncé, c'est qu'une note du Pentagone indique que des retenues sur les salaires des militaires américains, en particulier ceux de la marine américaine, servent à financer les coûts de la guerre contre l'Iran. C'est un rapport très choquant, alors que la part du revenu national constituée par les salaires est tombée à un niveau extrêmement bas. Professeur Wolff, aidez-nous à comprendre comment cet empire américain s'effondre rapidement, ce que ce fiasco du Jour J en Iran a réellement produit, et ce qu'il révèle vraiment.

## **#Richard Wolff**

Bien sûr. Cette désignation de jour J, c'est un accessoire de mise en scène. Elle sert à traiter un problème évident. Si vous pouviez amener l'Iran à faire ce que vous voulez, et y parvenir par des sanctions, ce serait la manière la plus facile, la plus rapide et la moins coûteuse de le faire. Cela n'aurait pas épuisé nos munitions. Cela n'aurait pas coûté la vie à des milliers de personnes. Cela n'aurait pas entraîné le lancement de missiles depuis l'Iran, qui auraient détruit les bases militaires américaines dans toute la région du Golfe, et ainsi de suite. En réalité, les sanctions ont été essayées. Il y en a eu beaucoup, pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'on décide qu'elles ne fonctionnaient pas. Je le répète : les sanctions ne fonctionnaient pas. Elles ont peut-être causé quelques difficultés, certaines souffrances en Iran.

C'est probablement ce qu'ils ont fait, mais de très loin pas assez pour changer le gouvernement, le mettre à genoux, le pousser à se rendre, ou quoi que ce soit de ce genre. C'est pourquoi les États-Unis et Israël ont dû changer de stratégie. Et en juin deux mille vingt-cinq, il y a un peu plus d'un an, les États-Unis et Israël ont attaqué militairement l'Iran, dans ce qu'on a appelé la fameuse guerre des douze jours. Elle s'est arrêtée au bout de douze jours parce que, là encore, ça ne marchait pas. Une énorme quantité de bombes, d'avions, de missiles et de drones a été utilisée. Et au bout de douze jours, il était clair que, quels que soient les dégâts infligés à Téhéran et à l'ensemble de l'Iran, cela ne les mettait pas à genoux, ni rien de semblable. Et cela coûtait très cher aux États-Unis.

D'accord, ils se sont donc arrêtés au bout de douze jours. Ils se sont regroupés, ils ont acheminé davantage de munitions dans cette zone, ils y ont déployé toujours plus de moyens militaires américains. Et comme nous le savons tous, le vingt-huit février deux mille vingt-six, cette année, les États-Unis et Israël ont de nouveau décidé de recourir à la force militaire. Et la guerre a donc commencé, la deuxième guerre contre l'Iran. Elle était censée durer quelques jours. Elle était censée être rapide, comme celle de deux mille vingt-cinq. Avec, espérait-on, cette différence : cette fois, ça marcherait. Ça n'a pas marché. C'est ce qui a conduit au protocole d'accord et au cessez-le-feu actuel. Mais personne, personne à part M. Trump — et personne ne le croit — ne pense que, de quelque manière que ce soit, les États-Unis ont gagné.

Ce n'est pas arrivé. La guerre n'a pas été courte. La guerre n'a pas été rapide. L'Iran ne s'est pas rendu. Et maintenant, six mois ou plus tard, qu'est-ce qu'on a obtenu ? Est-ce qu'on a changé le gouvernement ? Non. Est-ce qu'on a mis fin à leur enrichissement d'uranium à des fins nucléaires ? Non. En revanche, on a obtenu la fermeture du détroit d'Ormuz, ce qui nuit aux États-Unis et à l'économie mondiale. On a obtenu ça, mais ce n'était pas un objectif. Maintenant, l'objectif, c'est de se débarrasser de ce que l'invasion elle-même a provoqué. C'est donc, dans l'esprit de tous les gens de tout l'éventail politique, à l'exception de la collection de fidèles de M. Trump, un désastre commis par, pour et au détriment des États-Unis d'Amérique.

Pour redonner, une fois de plus, de faux espoirs aux Américains, M. Bessent, en annonçant, mon Dieu, une nouvelle salve de sanctions, doit les vendre à grand renfort d'effets. Ce serait le Débarquement. Ce serait l'arme ultime. Et, en quelques heures, la Chine et la Russie ont fait savoir au président, publiquement comme en privé : vous pouvez faire ce que vous voulez. Vous ne nous direz pas si nous pouvons, ou non, faire des affaires avec l'Iran. Nous en faisons. Nous continuerons d'en faire. Au cas où certains se le demanderaient, la Russie et la Chine font partie des trois ou quatre partenaires économiques les plus importants de l'Iran. Et enfin, comme M. Bessent le sait mais ne vous l'a pas dit, la capacité de contourner les sanctions américaines est aujourd'hui bien plus grande, partout dans le monde, qu'elle ne l'était les années précédentes. Donc, le retour des États-Unis aux sanctions contre la Russie, contre Cuba, contre l'Iran et contre une douzaine d'autres pays, ça ne marche plus.

Ça n'a pas suffisamment marché pour obtenir ce que cela devait permettre d'obtenir au départ, mais ça fonctionne encore moins bien aujourd'hui. Je vais vous donner un seul exemple. Il y a ce qu'on appelle le système CHIPS, C-H-I-P-S. C'est un complément du système SWIFT, géré par les États-Unis. Le système SWIFT, c'est le moyen par lequel les banques du monde entier — environ onze ou douze mille — communiquent entre elles. C'est ainsi qu'on organise les flux de paiements liés aux exportations et aux importations. Les paiements eux-mêmes sont effectués dans ce qu'on appelle le système CHIPS. CHIPS. Dès lors que les États-Unis ont commencé à politiser ces mécanismes d'échange, de planification et de paiement, la République populaire de Chine a fait ce qu'elle fait partout. Si vous ne pouvez pas compter sur les États-Unis, construisez votre propre système alternatif. Alors, qu'a fait la Chine ?

Elle a mis en place quelque chose appelé, avec un petit clin d'œil, le système CIPS, C-I-P-S, au lieu de C-H-I-P-S. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il permet à tous les pays, à n'importe quelle banque, où qu'elle soit, de se connecter à ce système géré par la Chine. Ils ne le politisent pas. Ils traiteront les paiements de n'importe qui. Donc, même si, dans les semaines ou les mois à venir, Danny, vous ou quelqu'un qui nous regarde lisez qu'une banque, disons cette banque égyptienne que montrait votre extrait, a accepté de se conformer aux règles du système CHIPS, voici ce que fera cette banque, et je parie qu'elle l'a déjà fait. Elle créera une autre banque. Elle s'appellera la banque 123. Elle s'inscrira au système chinois. Et puis toutes les activités de l'ancienne banque Melli passeront par le système américain.

Et ils traverseront la ville, au Caire, et feront transiter l'argent par le système lié aux Chinois. Ils contourneront les sanctions. C'est ce qu'ils font depuis quarante ans. C'est absurde. Vous n'allez pas diriger le monde avec ce genre de sanctions. Alors les gens me demandent : si c'est vraiment un exercice futile, pourquoi s'y soumettent-ils ? La réponse, c'est que cela a une fonction. C'est un moyen pour l'administration Trump de faire de la propagande auprès de l'opinion publique américaine et, dans une certaine mesure, européenne et mondiale. On a l'impression qu'on punit les méchants. On a l'impression qu'on réagit. On a l'impression qu'on n'est pas aussi impuissants face à cette guerre en Iran que nous le sommes réellement. Et pour M. Trump, c'est un objectif très important, que cette mascarade de sanctions lui permet d'atteindre.

## **#Danny**

Ce sont d'excellents points, professeur Wolff. Et je voudrais aussi évoquer les réactions hostiles à la manière dont l'administration Trump administre actuellement l'empire américain. J'apprécie beaucoup vos remarques sur cette guerre commerciale entre les États-Unis et le Canada, parce que nous avons maintenant un allié américain dans l'ALENA qui impose directement des droits de douane de rétorsion. Cela pourrait faire augmenter de cinquante pour cent, oui, d'un énorme cinquante pour cent, les prix des produits canadiens aux États-Unis et les exportations américaines importées aux États-Unis. Cela intervient alors que les salaires américains ne représentent plus que quarante-trois pour cent du revenu national, le niveau le plus bas depuis la Grande Dépression.

Donc, sur le plan économique, la situation paraît très mauvaise, professeur Wolff. Et je voudrais simplement avoir votre commentaire : quel est le lien avec la guerre contre l'Iran ? Je disais que l'un des microcosmes, ou des symptômes microscopiques de cela, c'est aussi le fait que la marine américaine saisi désormais des salaires et annonce qu'il va y avoir des retards de paie, parce que les fonds ont été réaffectés pour couvrir les coûts de la guerre. Réagissez à cela. De quoi ces symptômes sont-ils le signe, et qu'est-ce que tout cela signifie ?

## **#Richard Wolff**

Eh bien, la saisie des paiements, là encore, c'est le genre de petite combine qu'on fait pour préserver l'image des États-Unis. S'ils n'avaient pas fait ça, ils auraient très probablement dû aller devant le Congrès et demander davantage d'argent. C'est déjà un sujet sensible dans la culture américaine. Dès le départ, l'opinion publique aux États-Unis était opposée à la guerre en Iran. Ce n'était pas le cas pour la guerre du Vietnam ni pour la guerre en Afghanistan. Au début, du moins, la population soutenait l'idée de faire la guerre. Puis, à mesure que la guerre s'est prolongée, que les cercueils revenaient, que les coûts augmentaient, l'opinion publique a changé. L'Iran, c'est pire pour le gouvernement, parce que l'opinion publique était opposée à cette guerre dès le début.

Mais ce qui risque surtout d'intensifier l'opposition à la guerre, c'est de faire comprendre au public qu'elle coûte de plus en plus cher. Et quoi de plus frappant que d'apprendre que les soldats à qui vous demandez d'aller sur le théâtre des opérations, de la guerre, au risque d'être blessés ou tués, voient leur solde rognée centime par centime, afin que vous puissiez dissimuler l'argent utilisé pour financer la guerre sans passer par le Congrès ? Vous pouvez littéralement le prendre sur la paie des marins. Ajoutez à cela ces images des toilettes à bord du navire Abraham Lincoln, et vous avez l'impression d'un gouvernement qui non seulement ment à son peuple, mais maltraite aussi ses propres soldats.

Et pourtant, permettez-moi de le rappeler à tout le monde : c'est l'histoire des empires quand ils déclinent. C'est ce que nous vivons, les amis. Je veux dire, ayez un peu de compassion pour vous-mêmes. Quand un pays connaît un boom pendant soixante-quinze ans, comme les États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, alors que tous les pays qui auraient pu concurrencer les États-Unis — la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, le Japon, la Russie, n'importe lequel d'entre eux — se sont tous détruits les uns les autres dans deux guerres mondiales, à quelques années d'intervalle, tuant entre cinquante et cent millions de personnes... Ces guerres entre pays coloniaux capitalistes concurrents. Waouh. Ils se détruisent tous, sauf un : les États-Unis, protégés par l'océan Pacifique d'un côté et l'océan Atlantique de l'autre.

Au début, nous n'avons rien subi après l'attaque de Pearl Harbor. Après ça, aucune bombe n'est tombée ici, aucun coup de feu n'a été tiré ici. Le nombre d'Américains tués ne représente qu'une petite fraction de ce qui s'est passé, disons, en Russie, en Allemagne ou au Japon. Les États-Unis ont donc hérité de ce qui est peut-être la réalité économique la plus importante que les gens doivent comprendre. Nous avons hérité — nous, dans les Amériques, aux États-Unis — des empires détruits

de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, et ainsi de suite. Ils ont perdu leurs empires à partir de 1947, lorsque l'Inde, l'acteur absolument dominant de ce qu'on appelait l'Empire britannique, s'en est séparée et a dit : « Nous ne voulons pas faire partie de cet empire. »

Les Britanniques ont perdu. Qui est intervenu pour devenir le partenaire important de l'Inde ? Les États-Unis. Qui est intervenu partout ailleurs ? Les États-Unis. Les États-Unis sont devenus la puissance coloniale la plus riche de l'histoire parce qu'ils ont rassemblé, absorbé, littéralement hérité des empires que les Européens et les Japonais ne pouvaient plus gérer, parce qu'ils s'étaient détruits les uns les autres dans la guerre qui a marqué l'aboutissement du colonialisme. Alors, nous sommes devenus incroyablement riches. Nous avons récupéré les richesses de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine, et nous les avons fait venir aux États-Unis. Nous l'avons fait pendant la seconde moitié du vingtième siècle.

Et c'est seulement maintenant, alors que le monde entier est passé d'une planète colonisée à une planète dont la mentalité dominante est anticoloniale, anti-impérialiste, que nous sommes les seuls à rester. Et c'est sur nous que retombe le gros de la colère. Ce n'est pas que les gens détestent l'Amérique. C'est absurde et infantile. C'est que les gens disent : « Vous essayez de maintenir le pouvoir colonial. » C'est pour ça que les États-Unis ont sept cents bases militaires à travers le monde. La Chine en a une. La plupart des pays n'en ont aucune. Qu'est-ce que vous croyez que cela signifie ? Nous sommes la puissance impériale qui reste, mais nous essayons de nous y accrocher à une époque où le monde entier est anti-impérialiste et n'en veut plus. D'ailleurs, on peut voir toute la tragédie de la situation. Si vous regardez l'autre exemple d'un pays qui, à une époque d'anticolonialisme et d'anti-impérialisme, essaie malgré tout d'être impérialiste, ce pays, c'est Israël. Qu'est-ce qu'ils font ?

Ils essaient de coloniser Gaza, la Cisjordanie et la partie de cette région qu'ils appellent le Grand Israël. Ils essaient de coloniser cette zone. Et les gens qui y vivent ne l'accepteront pas, parce qu'ils savent qu'ils font partie d'un monde dont l'immense majorité est anticolonialiste. Et cela pousse Israël à faire des choses dont nous connaissons tous l'horreur. Mais les États-Unis sont dans la même triste situation. Et comme Donald Trump ne comprend pas les trois quarts de ce que je viens de dire, il le démontre en mettant en scène le fantasme selon lequel nous serions encore une puissance coloniale, forte, capable de s'emparer d'autres régions du monde. Alors il fantasme sur le Groenland, sur la reprise du canal de Panama, sur le fait que le lac Ontario deviendrait à nous, que le Canada deviendrait le cinquante-et-unième État, ou peut-être que le Venezuela serait absorbé, ou que Cuba pourrait être arrachée. Mais tout cela... ça ne vient pas de nulle part.

C'est notre histoire qui est en train de se dérouler. Mais la véritable tragédie, ce n'est pas ça. C'est déjà assez tragique comme ça. La plus grande tragédie, c'est que nous allons rester coincés dans ces jeux extravagants et extrêmement dangereux tant que nous n'aurons pas reconnu que nous traversons le déclin de notre empire. On peut le faire proprement, ou on peut le faire de manière vraiment très laide. C'est un choix que nous avons. Que nous avons encore. Est-ce que vous voulez

vous y opposer à chaque étape ? Vous retourner contre vos alliés, contre tous ceux que vous connaissiez, vous emparer de ceci, de cela, avant que le suivant ne l'obtienne ? Vous êtes en train de faire de M. Carney, au Canada, l'allié des ennemis à travers le monde. L'économie canadienne va avoir besoin de la Chine et de la Russie pour l'aider. Ils le savent. Les Chinois le savent. C'est déjà en cours. Qu'est-ce qu'on est en train de faire, là ?

Ou bien vous pouvez vous asseoir et vous dire : d'accord, comme tous les empires, quand il décline, voilà ce qui se passe. Et cela rejoint une question que vous m'avez posée plus tôt. Les gens d'en haut, ceux qui ont la richesse et le pouvoir, quand l'économie décline, utilisent leur richesse et leur pouvoir pour conserver ce qu'ils ont accumulé. Ce sont les classes moyennes et les plus modestes qui ne peuvent pas faire ça. Elles n'ont pas l'argent. Elles n'ont pas le pouvoir. Elles souffrent. Et donc, les gens d'en haut font supporter les coûts d'un empire en déclin aux autres. Si vous parlez aux gens d'en haut, aux États-Unis, ils vous diront : regardez la Bourse, comme elle se porte à merveille. Vous leur rappelez que les dix pour cent les plus riches possèdent quatre-vingts pour cent des actions en Bourse. Pourtant, eux, ils s'en sortent très bien.

Ils sont en position de conserver leur richesse, même quand l'empire s'effondre. Vous et moi, on ne le peut pas. On ne peut pas trouver l'argent supplémentaire pour payer l'essence plus chère, la nourriture plus chère, le loyer plus cher, ou tout ce que vous voulez. Pour les riches, ils s'en préoccupent beaucoup moins. Ce n'est pas important. Mais pour nous, ça l'est. C'est ce qui se passe. Et si vous voulez savoir pourquoi les travailleurs reçoivent quarante-trois pour cent du revenu total, c'est à cause de ces mécanismes. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles il est dans l'intérêt de la grande masse de la classe ouvrière de s'asseoir avec la Chine et le reste du monde, et de trouver une manière de vivre les uns avec les autres plutôt que de faire d'horribles guerres.

Permettez-moi de le rappeler à tout le monde. Après la Première Guerre mondiale, les peuples d'Europe qui s'étaient entretués ont été tellement horrifiés par leur propre comportement qu'ils ont créé ce qu'on a appelé la Société des Nations. L'idée, c'était : plus jamais de guerre. Eh bien, finalement, l'Allemagne, l'Italie et le Japon s'en sont retirés. Puis il y a eu la Seconde Guerre mondiale. Elle a été encore plus horrible que la Première, et elle s'est achevée sur une conviction encore plus forte : il faut créer, comment l'appelle-t-on, les Nations unies. Alors, qui s'en est effectivement retiré ? Les États-Unis. Qui d'autre, en pratique ? Israël. Allô ? Voilà ce qui se passe. C'est une répétition de l'histoire d'avant. Si cela continue, nous aurons encore une guerre, avant que le colonialisme et tout ce qu'il représente ne soient enfin éliminés de l'histoire humaine. Et cela ne se passera pas bien si les États-Unis y résistent à chaque étape.

## **#Danny**

Oui, l'analyste Trita Parsi, je l'ai entendu dire qu'il y avait plus de cinquante pour cent de chances que cette guerre que les États-Unis et Israël mènent contre l'Iran reprenne de manière importante après les élections de mi-mandat. C'est donc une forte probabilité. Mais pour en revenir à votre point, professeur Wolff, regardez ces chiffres : les profits des entreprises aux États-Unis ont bondi de

vingt-deux virgule huit pour cent sur un an au deuxième trimestre. Et cela contraste avec les salaires aux États-Unis, en tant que part du revenu national, qui sont tombés à leur niveau le plus bas depuis la Grande Dépression. Sur chaque dollar produit par l'économie américaine, les travailleurs en reçoivent une part plus faible qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire des États-Unis. Alors, professeur Wolff, qu'est-ce que cela annonce ? Parce qu'avec l'administration Trump, on a l'impression que tout ce que fait l'administration Trump, tout ce que font les États-Unis... et peu importe vraiment de quelle administration il s'agit.

C'est simplement que l'administration Trump a hérité de tous ces maux et, semble-t-il, les a aggravés. Donc tout ce qu'elle fait semble se retourner contre les États-Unis au décuple, surtout contre la population. On le voit maintenant avec son appel aux agriculteurs. Et nous avons évoqué la Grande Dépression. L'administration Trump essaie d'utiliser contre le Canada, au sujet de ces droits de douane, un outil qui date de la Grande Dépression. Or, les économistes s'accordent généralement à dire que ces mesures d'escalade des droits de douane de rétorsion ont prolongé la Grande Dépression elle-même, en contribuant à couper les États-Unis du marché mondial. Peut-être pourriez-vous en parler. Nous sommes confrontés à des chiffres qui rappellent ceux de la Grande Dépression, et pourtant Washington, l'administration Trump, utilise des outils de l'époque de la Grande Dépression. C'est assez stupéfiant. Qu'en pensez-vous ?

## **#Richard Wolff**

Eh bien, permettez-moi de revenir là-dessus, en faisant le lien entre notre situation actuelle et la Grande Dépression. Je pense que c'est juste. Je pense que c'est l'indice essentiel. Mais je le formulerais un peu différemment de la plupart des gens. Et je vais être bref. Le capitalisme, le capitalisme américain, mais aussi le capitalisme mondial, a connu son plus grand effondrement durant ce qu'on appelle aujourd'hui la Grande Dépression. À partir d'octobre 1929, le capitalisme s'est effondré. La situation est devenue si grave qu'en 1933, un peu plus de trois ans et demi plus tard, le taux de chômage officiel aux États-Unis était de 25 %. Un travailleur sur quatre n'avait pas d'emploi. Cela voulait dire que chaque famille américaine comptait une personne qui ne travaillait pas, souvent davantage.

Et permettez-moi de vous le rappeler : à l'époque, il n'y avait pas d'assurance chômage. Il n'y avait aucune aide pour les gens. Ils allaient à l'église du quartier ou à la soupe populaire, en espérant obtenir quelque chose à manger. Vous savez, il est important de se souvenir que, lorsque cela s'est produit, lorsque des millions et des millions d'Américains arpentaient les rues sans emploi, sans aucun travail disponible, le peuple américain, la classe ouvrière, l'immense majorité, s'est nettement tournée vers la gauche sur le plan politique, et non vers la droite. Les années 1930 ont été une période de très forte croissance pour deux partis socialistes et un parti communiste. Tous les trois étaient plus importants que les DSA ne le sont aujourd'hui. Ce n'est absolument pas une critique des DSA, mais ils reproduisent ce qui s'est passé, à une échelle bien plus grande, dans les années 1930.

À cela s'est ajoutée la plus grande campagne de syndicalisation de l'histoire américaine. On n'avait jamais rien vu de tel auparavant. Et on n'a jamais rien vu de tel depuis. Elle était menée par une organisation appelée le CIO, le Congrès des organisations industrielles, qui constitue la seconde composante de l'AFL-CIO, la fédération syndicale de ce pays aujourd'hui. Les militants des partis communiste et socialiste étaient souvent à la tête des campagnes de syndicalisation. En très peu de temps, des millions d'Américains au chômage et des millions d'Américains qui avaient encore un emploi ont adhéré à des syndicats. C'étaient des gens qui n'avaient jamais été syndiqués auparavant. C'étaient des gens dont les parents et les grands-parents n'avaient jamais été syndiqués non plus.

Ils les ont rejoints parce que c'était l'état d'esprit du pays. Et ces socialistes, communistes et syndicalistes sont allés voir le président des États-Unis. En gros, ils lui ont dit ceci : « Nous voulons que vous nous aidiez. Nous traversons une dépression désastreuse. Ce n'est pas notre faute. C'est le système capitaliste qui s'est effondré tout autour de nous. Et vous, le gouverneur, le président, vous devez nous aider. Et si vous le faites, nous voterons massivement pour vous. Et si vous ne le faites pas, vous ne serez même pas élu gardien de chiens errants. » Roosevelt a été réélu trois fois, plus que n'importe quel autre président dans l'histoire américaine, avant comme après lui. Comment tout cela s'est-il produit ? Voilà ce qui s'est passé.

M. Roosevelt a dit aux communistes, aux socialistes et aux syndicalistes : « D'accord, je vais vous donner ce que vous voulez. Je vais vous aider, et je vais faire payer les entreprises et les riches. Mais, en échange, vous devez arrêter de parler de révolution ou de socialisme, ou simplement soutenir, appelons ça, le New Deal. » Eh bien, ils ont accepté. Tout le monde n'était pas d'accord, mais la majorité a accepté cet accord. FDR a tenu sa part du marché. Il est retourné voir les riches, dont il était issu — il venait d'une famille très fortunée — et il leur a dit : « J'ai besoin que vous payiez beaucoup plus d'impôts et que vous me prêtiez de l'argent. Mais je vous le dis : vous feriez mieux de donner la moitié de votre argent, parce que sinon, il y aura une révolution ici, et vous n'aurez plus d'argent à donner à qui que ce soit. »

Il en a persuadé la moitié. L'autre moitié est devenue le Parti républicain de l'avenir, celui avec lequel nous vivons aujourd'hui. Mais le parti qu'il avait persuadé s'est allié aux communistes et aux socialistes pour soutenir Roosevelt. Et voici ce qu'il a fait. Juste pour le rappeler : le système de Sécurité sociale. Toute personne âgée de soixante-cinq ans, avec une vie entière de travail derrière elle, reçoit une pension chaque mois jusqu'à la fin de sa vie, quelle que soit sa longévité. Le premier système d'indemnisation du chômage : si vous perdez votre emploi, vous recevez un chèque chaque semaine pendant un an. Le premier salaire minimum. Et un programme d'emplois publics qui a remis quinze millions d'Américains au travail. Des réalisations incroyables, financées par les impôts les plus élevés que les capitalistes aient jamais été tenus de payer.

Pourquoi est-ce que je vous dis ça ? Parce qu'à la toute fin de la guerre, quand Roosevelt meurt, en mille neuf cent quarante-cinq, le monde des affaires s'est déchaîné. Il avait un objectif clair, un

projet clair : défaire le New Deal, le démanteler. Tout ce que l'État avait accordé au peuple pendant la Grande Dépression devait maintenant lui être retiré. C'est pour ça que nous n'avons pas eu de programme public d'emplois, alors même que nous avons connu de longues périodes de chômage. Et aujourd'hui, au moment où je vous parle, huit ou neuf millions d'Américains sont au chômage. Il n'existe aucun programme d'emploi public pour eux. Le salaire minimum, aujourd'hui, c'est une plaisanterie, parce qu'il n'a pas été augmenté depuis deux mille neuf, alors que les prix ont augmenté chaque année depuis lors. Je pourrais continuer, mais vous voyez ce que je veux dire.

Nous vivons non seulement le démantèlement du New Deal, mais nous avons aussi dû vivre avec la manière dont cela a été justifié auprès du peuple américain. Et voici comment ça s'est fait. C'était la Guerre froide : les méchants Russes. On était censés avoir une peur bleue d'eux. Et au nom de les contenir, de les repousser et de les combattre, il fallait démanteler le New Deal. Très habile. Et ça a appris aux Américains à regarder le socialisme, le communisme, le marxisme et toutes ces choses-là d'un œil méfiant. C'est pourquoi aujourd'hui, alors que nous faisons face à un traumatisme qui devient aussi profond et aussi vaste que la Grande Dépression, nous n'avons pas encore une population prête à aller à gauche. Ils sont d'abord allés là où on aurait dû s'attendre à ce qu'ils aillent : à droite, vers un populiste baratineur comme Trump. Les travailleurs se sont dit : peut-être qu'il fera quelque chose. Les Clinton ne l'ont pas fait. Obama non plus.

Les Bush ne l'ont pas fait, n'est-ce pas ? Donc, il est clairement différent. Il dit des choses racistes. Il dit des choses suprémacistes blanches. La droite a donc préparé le terrain, et la classe ouvrière est allée dans cette direction. Mais voilà où nous en sommes aujourd'hui. La classe ouvrière se rend compte, avec des statistiques exactement comme celles que vous avez montrées, Danny, que ça ne les aide pas. Sous M. Trump, ont-ils obtenu plus d'emplois ? Non. Ont-ils eu des revenus plus élevés ? Non. A-t-il résolu les problèmes ? Non. A-t-il mis fin aux guerres sans fin ? Non. Ça fait trop de choses. On dirait qu'il s'occupe de lui-même et de sa famille. À part ça, il est perdu dans les symboles. Il veut l'appeler non pas le golfe du Mexique, mais le golfe d'Amérique.

Il veut rebaptiser le Kennedy Center parce qu'ils ne veulent pas mettre son nom sur la façade du bâtiment. Voilà ce qu'ils obtiennent : beaucoup de symboles comme ça, mais aucune vraie solution. Alors, devinez quoi ? La gauche réapparaît et dit : « Hé, on a une autre façon de s'y prendre. Pourquoi ne pas venir par ici et essayer ? » Et ce que les élections nous montrent, comme nous aurions dû le prévoir, c'est exactement ce qui se passe. Et ça continuera de se passer. Ma seule inquiétude, et ça ne me dérange pas de le dire, c'est que j'admire Zohran Mamdani, et j'admire la jeune femme en Floride qui a remporté cette élection, et maintenant la jeune femme en Oklahoma qui va être la candidate démocrate au Sénat là-bas.

Ce sont de formidables avancées, portées par des gens qui ont quelque chose à dire. Mais voici mon avertissement : si vous limitez votre socialisme à ce que l'État peut faire pour nous, vous n'aurez pas tiré la leçon de Roosevelt et du New Deal. Et cette leçon, c'est la suivante : pouvez-vous obtenir que l'État vous aide ? Oui, vous le pouvez. Mais si vous laissez les capitalistes en place, contrôler l'industrie et concentrer les profits entre leurs mains, ils détruiront tout ce que vous aurez obtenu. Les

gouvernements qui vous donnent peuvent aussi vous reprendre ce qu'ils vous ont donné. Vous devrez aller plus loin que l'État pour transformer la société à la base, afin que ce que vous gagnez ne puisse pas vous être repris.

## **#Danny**

C'est un très bon point, surtout à cette période-là, juste après le New Deal. Il n'y a pas seulement eu des retours en arrière sur des questions comme le droit du travail, Taft-Hartley et tout le reste, qui ont défait une grande partie de ce que vous avez évoqué, professeur Wolff, toutes ces politiques qui aidaient les travailleurs. Il y a aussi eu un retour de bâton contre les travailleurs eux-mêmes. Il y a eu une vaste campagne de maccarthysme, qui cherchait à démanteler et à disloquer tout élément, au sein de ce mouvement, qui aurait voulu aller plus loin, comme vous l'avez dit, professeur Wolff.

Et je trouve ça intéressant, parce que près de vingt-cinq pour cent des travailleurs américains sont, de fait, au chômage. Peut-être pouvez-vous nous aider à comprendre ce que cela signifie. The Hill rapporte que les taux d'approbation de Trump ont traversé un été difficile. Je me demande pourquoi, notamment avec seulement trente-trois pour cent d'opinions favorables dans un sondage Reuters /Ipsos publié cette semaine. Donc, comme vous l'avez dit, professeur Wolff, il existe un sentiment populaire massif qui se détourne de la direction de Trump à la tête de l'empire américain, pour ainsi dire. Et les chiffres, les données qui affectent directement la vie des gens, le montrent.

Mais en même temps, il y a, je crois, une sorte de malaise autour de tout ça. Enfin, qu'est-ce que tout cela signifie ? Et comment parvenir à arrêter ce face à quoi, j'ai l'impression, la plupart des gens se sentent probablement impuissants ? Des choses comme la guerre en Iran, qui a bien sûr littéralement vidé les poches des travailleurs américains. Je crois que c'est quelque chose comme mille deux cents dollars par jour, c'est absolument incroyable. Si les gens aux États-Unis pouvaient vraiment faire le lien entre ce qu'ils vivent et ce genre de réalité... Alors, qu'en pensez-vous, professeur Wolff ?

## **#Richard Wolff**

Oui, je pense qu'il faut qu'un mouvement de gauche devienne puissant aux États-Unis. Et quand je dis puissant, je ne parle pas du gouvernement. Je parle d'avoir la force de convaincre des millions de personnes d'une idée simple. Et cette idée, c'est que nous pouvons faire mieux que le capitalisme. Vous savez, il fut un temps où beaucoup de gens, partout dans le monde, vivaient dans l'esclavage. La plupart des gens étaient des esclaves. Ces esclaves ont conçu l'idée suivante : on peut faire mieux que l'esclavage. Et, finalement, l'esclavage a disparu. Le treizième amendement de la Constitution des États-Unis interdit l'esclavage. D'accord, puis il y a eu le féodalisme, les serfs et les seigneurs. Les seigneurs détenaient tout le pouvoir et toutes les richesses ; les serfs, eux, n'avaient rien. Et les serfs ont fini par concevoir l'idée suivante : on peut faire mieux que le féodalisme.

Et nous n'avons plus de féodalisme. Nous n'avons plus de seigneurs et de serfs. Nous n'avons plus de rois et de reines, sauf comme décor pour les touristes. Ce n'est pas sérieux. Eh bien, tout l'enjeu aujourd'hui, c'est de faire comprendre aux gens que nous n'avons pas besoin d'esclaves et de maîtres, que nous n'avons pas besoin de serfs et de seigneurs, et que nous n'avons pas besoin de salariés et d'employeurs. À partir du moment où vous laissez cela exister dans chaque usine, chaque bureau, chaque magasin, vous créez une masse de gens qui viennent travailler tous les jours, font ce qu'on leur dit, et s'ils sortent du rang, ils sont licenciés. Ils perdent leur emploi. Ils perdent leur revenu. Leur famille se retrouve dans une situation terrible. Et pendant ce temps, un groupe de gens tout en haut, qui sont riches, s'enrichit de jour en jour.

Vous savez, il y a quelques semaines, on a célébré le fait qu'une personne, déjà l'homme le plus riche du monde, allait devenir — et ça nous enthousiasmait tous — le premier trillionnaire. À un moment où la plupart des Américains n'ont pas les moyens d'envoyer leur enfant à l'université. L'inégalité, l'injustice de tout ça sont sidérantes. Pourquoi ne dirigerions-nous pas nos entreprises de la même manière que nous administrons les collectivités où nous vivons ? Là où vous vivez, il y a une règle. Si vous habitez dans une ville et qu'il y a un maire, vous élisez le maire. Et pourquoi ? Parce que l'idée démocratique, c'est que si un responsable a du pouvoir sur vous, alors cette personne doit vous rendre des comptes, à vous et aux autres sur qui elle exerce ce pouvoir. C'est pareil pour le député, le sénateur, le président, ou qui que ce soit.

Et pourtant, quand vous allez travailler, quand vous franchissez le seuil entre la rue et votre lieu de travail, vous perdez votre démocratie. Tout à coup, il y a quelqu'un : le patron. Vous ne l'élevez pas, vous ne pouvez pas le licencier, vous ne pouvez pas le destituer. Mais lui peut très facilement vous faire ça à vous. Ce n'est pas la démocratie. C'est ce que nous n'acceptons pas là où nous vivons. Alors pourquoi diable l'acceptons-nous là où nous travaillons ? Il est tout aussi légitime d'être démocratique sur le lieu de travail qu'à la maison, dans la communauté où l'on vit. Cette prise de conscience ferait comprendre aux gens que le socialisme, ou tout mouvement progressiste de ce XXI<sup>e</sup> siècle, devra être différent de ce qui s'est passé au XX<sup>e</sup> siècle.

Le XX<sup>e</sup> siècle a prouvé qu'une classe ouvrière unie peut obtenir du gouvernement beaucoup de bonnes choses. Mais il a aussi enseigné une leçon : si c'est tout ce que vous faites, les capitalistes, les gens qui dirigent les entreprises et qui concentrent tous les profits entre leurs quelques mains, peuvent et vont utiliser cet argent pour acheter les politiciens, afin que le gouvernement reprenne ce que vos luttes l'avaient contraint à vous donner. Si vous ne voulez pas que cela se reproduise, vous devez aller plus loin que la conquête de sièges au gouvernement. Vous devez changer l'organisation du lieu de travail. Si vous démocratisiez le lieu de travail, il n'y aura plus de patron contre travailleur, d'employeur contre salarié. Et vous n'obtiendrez plus les résultats de ce système, ceux que nous vivons aujourd'hui.

**#Danny**

Oui. Il semble d'abord que, si l'on parle de pouvoir — et la géopolitique, c'est avant tout une question de pouvoir, l'économie aussi — ces deux dimensions sont totalement imbriquées. Et peut-être, pour commencer, pouvez-vous dire quel impact tout cela a sur le système du dollar ? Je pense à la dépendance de l'empire américain à ces guerres sans fin, en particulier contre l'Iran en ce moment. Mais il n'y a pas que l'Iran. Il y a l'Ukraine, la région Asie-Pacifique face à la Chine, et ailleurs encore. En Amérique latine, nous avons reçu des informations selon lesquelles les États-Unis, sous Trump, essaieraient de conclure une sorte d'accord avec le Venezuela pour littéralement voler ses réserves pétrolières. Pas seulement du pétrole, mais des réserves de pétrole, pour les acheminer vers les États-Unis, malgré tous les problèmes d'infrastructures et toutes sortes d'autres difficultés que cela pourrait entraîner.

Mais les États-Unis continuent de s'étendre à l'étranger de cette manière. Et Scott Bessent cite désormais directement le système du dollar comme une arme utilisée par les États-Unis. Ce n'est plus seulement ce dont nous parlons ici depuis tant de mois et d'années, ni tout ce que vous avez couvert à ce sujet. Il fait maintenant directement référence au système du dollar comme à une arme. Alors, quel impact cela a-t-il sur l'ensemble de cette situation, à la fois sur l'économie à l'intérieur des frontières de l'empire et sur ce qui se passe à l'étranger ?

## **#Richard Wolff**

Eh bien, la règle de base est la suivante : si vous allez être l'hégémon, la puissance dominante, si vous allez traiter le monde entier comme si vous en contrôliez la réalité économique fondamentale. Et c'est ce dont les États-Unis ont bénéficié dans la seconde moitié du XXe siècle, pour les raisons que j'ai exposées. C'est pour cela que les États-Unis sont tellement offensés qu'un petit passage maritime, le détroit d'Ormuz, soit désormais pris en main par quelqu'un d'autre. Jusqu'à ce que l'Iran annonce cela, c'était un passage que tout le monde pouvait emprunter, et que les États-Unis supervisaient comme ils supervisent tout dans le monde, avec leurs sept cents bases militaires, leur domination militaire, et tout le reste. Mais si vous commencez à utiliser votre pouvoir non pas pour maintenir l'ensemble en marche, mais pour vous avantager aux dépens des autres, vous incitez ces autres à se soustraire à votre domination.

C'est ce que nous faisons avec le Canada depuis un an. Nous apprenons aux Canadiens que s'ils comptent, comme ils l'ont fait pendant deux cents ans, sur une bonne relation, facile et plutôt équilibrée avec les États-Unis, nous, les États-Unis — pas les Canadiens — avons décidé que ce n'était pas acceptable. Nous voulons davantage de votre part, et nous prévoyons de vous donner moins. « Attendez une minute », disent les Canadiens. Tout comme les Iraniens ont dit : « Attendez une minute. » Et de plus en plus de gens disent : « Attendez une minute. » L'exemple que j'ai donné il y a quelques minutes, entre le CIPS et le SIPs, ce sont des systèmes de paiement alternatifs. Vous n'avez plus besoin du dollar. Vous pouvez utiliser le système chinois. Ils acceptent leur monnaie et d'autres.

Pas à pas, les États-Unis, en politisant le monde, en le faisant servir les États-Unis de manière grossière et directe parce que le capitalisme américain est en difficulté, apprennent à tout le monde ceci : sortez des États-Unis. Ne dépendez pas d'eux pour ce dont vous avez besoin. Ne dépendez pas des États-Unis comme débouché pour vendre. Ils vous imposeront des droits de douane. Ils vous lanceront une guerre commerciale. Ils vous frapperont avec tout ce qu'ils ont. Alors, maintenant, j'ai intérêt à aller où ? Eh bien, en Chine. La Chine est l'exemple dont nous devrions nous inspirer. Après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis ont aidé à reconstruire le monde après les horreurs de cette guerre. Il y a eu le plan Marshall. Nous avons donné de l'argent aux Européens, aux Japonais, mais nous n'en avons pas donné à la Russie parce qu'ils étaient communistes. Et nous n'en avons pas donné à la Chine après 1949, lorsqu'elle est devenue communiste.

Ils n'ont donc pas reçu cette aide. Voilà la leçon. Qui s'est développé davantage, et plus vite, depuis 1945 ? La Chine, qui n'a reçu aucune aide américaine, ou les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, qui ont reçu une aide occidentale ? Si vous ne connaissez pas la réponse, je vais vous la donner. La Chine a gagné. Et de loin, ce n'est même pas comparable. Pourquoi ? Parce que nous avons créé l'incitation. Les Chinois savaient qu'ils devaient compter sur eux-mêmes, sinon le capitalisme américain ne se contenterait pas de ne pas les aider : il les écraserait. N'est-ce pas ? La révolution a porté les communistes au pouvoir en 1949. En 1950 et 1951, les États-Unis étaient en guerre contre la Chine, en Corée. Nous appelons cela la guerre de Corée. C'était une guerre contre la Chine. Dès le début, ils ont reçu une leçon : attention. Les Américains cherchent une occasion de vous mettre à terre. Ils ont contourné cela, et ils ont grandi jusqu'à devenir une superpuissance rivale.

Nous devons tirer les leçons de ce qu'ils ont accompli. Sinon, cela va être reproduit par tous les pays du monde qui voient dans les réussites de la Chine ce qu'ils cherchent à faire en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Ils pensaient pouvoir y parvenir avec les États-Unis. Mais avec la Chine, ça marche mieux. C'est la réalité. C'est pour ça que le dollar est de moins en moins une monnaie dominante. Tout cela fait partie du déclin d'un empire qui affecte un pays refusant d'affronter cette réalité et préférant le déni. Tout ce que je peux vous dire, c'est la même leçon que les Alcooliques anonymes enseignent à leurs membres. Si vous allez à une réunion des Alcooliques anonymes, vous commencez par dire : « Bonjour, je m'appelle... je suis alcoolique. » Vous exposez votre problème pour que vous puissiez, avec les autres, trouver une solution. Mais vous ne trouverez pas de solution si vous ne pouvez pas admettre que vous avez un problème.

## **#Danny**

Hum. Eh bien, professeur Wolff, je pense que c'était une analyse vraiment, vraiment, vraiment importante de la situation globale à laquelle nous sommes confrontés. Je voulais vous demander si

vous aviez quelques dernières remarques avant que je mette fin au direct, professeur Wolff, parce que, vous savez, nous avons abordé énormément de sujets. Mais je me demande si vous avez quelques derniers mots à adresser au public avant de conclure.

## **#Richard Wolff**

Oui, je pense que si je pouvais dire quelque chose au peuple américain, je lui dirais de revenir sur son histoire américaine, de la repenser et de la relire. L'histoire est là pour nous apprendre ce que nous devons demander, ce que nous devons faire, ce que nous pouvons éviter, quelles erreurs nous n'avons pas besoin de refaire. Et, vous savez, récemment, je crois, c'était l'anniversaire de l'un des plus grands auteurs sur l'histoire américaine du point de vue de la classe ouvrière, un homme nommé Howard Zinn, Z-I-N-N. Et si vous cherchez à comprendre l'histoire américaine, comment elle nous a conduits jusqu'à ce point, et quelles leçons nous pouvons en tirer, vous ne trouverez pas mieux que l'œuvre de Howard Zinn, Z-I-N-N.

## **#Danny**

Oui, absolument. Et j'étais très ami avec l'un de ses bons amis, qui est récemment décédé et qui enseignait ce livre. Il a été enseignant pendant de très, très, très, très nombreuses années, pendant des décennies, et il enseignait ce livre en classe. À propos d'un autre livre, je veux que vous sachiez tous que Carlos Martinez, qui est aussi invité dans cette émission, vient de diriger un ouvrage collectif de chapitres sur la politique étrangère de la Chine et la construction d'un monde multipolaire, « Des changements inédits depuis un siècle ». Le lien se trouve dans la description de la vidéo. J'y contribue avec un chapitre qui se demande si la politique étrangère de la Chine est suffisamment bonne. J'y réponds aux critiques que l'on entend souvent à son sujet dans les médias dominants occidentaux, mais aussi, vous savez, de la part de certains de nos amis dans le monde anti-impérialiste. Il contient également des chapitres de nombreux autres excellents chercheurs, comme Ken Hammond, Cheng Anfu, de Chine, Carlos lui-même, Michael Dunford, et bien d'autres encore.

Alors, procurez-vous-en un exemplaire. Vous trouverez ça dans la description de la vidéo ci-dessous. Vous y trouverez aussi les liens du professeur Wolff vers Democracy at Work, ainsi que la chaîne YouTube qu'ils gèrent. Abonnez-vous donc à leur chaîne. Soutenez aussi leur travail. Si vous pouvez cliquer sur le bouton « J'aime », tout le monde, ça aide à faire remonter l'émission dans l'algorithme de YouTube. Tous les moyens de soutenir cette émission sont dans la description de la vidéo ci-dessous. Et retrouvez-nous ici le 29 août, à quatorze heures, heure de la côte Est, avec KJ Noh. D'ici là, cliquez sur « J'aime », consultez tous ces travaux après ça, et je vous retrouve tous demain. Bye, bye, bye.